

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 4

Artikel: Complainte d'un âne
Autor: C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184176>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Complainte d'un âne.

O bourriques, aliborons, baudets et ânon, pleurez sur les malheurs de votre compagnon d'esclavage, le pauvre *Chauffepied*, le plus infortuné de tous les ânes!

Si mon nom vous étonne, voici : Mon maître, le père Roilletro, vieux ivrogne, couche à mes côtés dans l'écurie, et lorsqu'il a froid, mon ventre lui sert de chauffepied.

Je suis de belle race, mon poil est blond cendré, mes yeux sont noirs comme le jais, deux types de grande beauté. Je porte une croix sur le dos comme les évêques l'ont sur la poitrine, mes oreilles sont longues et droites comme des voiles latines; grâce à ces deux cornets acoustiques, j'ai l'ouïe très fine, et je joins à cet agrément un odorat très délicat.

Les ânesses ne me dissimulent pas leurs préférences et je serais le plus heureux des baudets si les hommes n'étaient pas si méchants.

Hier, par exemple, mon maître m'a si barbarement battu que je suis incapable de marcher; il en résulte que Roilletro, fils, est obligé de faire l'âne à ma place en portant le lait à la ville. N'est-il pas juste que le Roi de la création, qui s'est asservi tous les animaux pour satisfaire ses caprices, soit forcé par sa cruauté de subir quelquefois leur sort?

Voici ce qui est arrivé : Roilletro, mon tyran, afin d'avoir un prétexte pour allonger son lait avec de l'eau, me fait boire régulièrement à certaine fontaine sur la route. Hier, pendant l'opération *aqualactée*, arriva une meute qui traquait un renard; j'ai pris peur et je me suis échappé au galop vers la ville. Mon maître, me courant après, oublia dans sa précipitation le couvercle de la brante à lait et la mesure vers la fontaine. Par malheur, un gendarme rusé passa et voyant le nom de Roilletro sur l'ustensile, fit un rapport. De là enquête, et au retour, féroce bastonnade pour *Chauffepied*.

La mère Roilletro, qui a un peu pitié de son âne, fit des reproches à son mari. Allons donc, lui répondit-il, il mériterait qu'on lui en donne tous les jours autant.

O perversité humaine! et vous grands penseurs, grands diplomates, grands philanthropes, uniques propriétaires d'une âme, je vous le demande, est-il un seul d'entre vous qui soit aussi humble devant l'orgueil, inoffensif, devant l'offense, que moi? Est-il un seul homme qui souffrirait avec ma douceur les traitements les plus durs, les plus injustes, et qui, lorsque son bourreau est ivre, au lieu de le laisser écraser ou geler sur les routes, ramène au logis celui qui lui épargne le foin et lui prodigue la trique?

L'âne pour l'homme fut de tout temps le type de la bêtise, de l'ignorance et de l'entêtement; n'entend-on pas à tout bout de champ dire : C'est un âne, un âne bête! L'autre jour, un laitier disait au sien en le frappant « hu! mômier! »

Il n'est sorte d'épithètes, même les plus grossières, qu'on ne nous prodigue, et heureux sommes-

nous lorsqu'elles ne dégèrent pas en arguments plus *touchants*. Le bonhomme Lafontaine, en faisant parler les animaux, ne dit-il pas lui-même : « haro sur le baudet! » On nous représente jouant de la flute, on montre aux ignorants des ânes savants pour les distraire. Mais les hommes vont plus loin encore, ils font des proverbes à notre endroit : « *Faute de cheval on se sert d'âne.* » « *Apprendre à un âne à dire la messe.* » Comme si tous ceux qui la disent étaient des gens d'esprit! « *Donner le coup de pied de l'âne.* » Lorsque quelqu'un fait une sottise, on dit : *Quelle bourricade!* Et pour comble, après avoir ri de notre innocence, on ridiculise encore notre voix!...

Ah! si l'homme nous comprenait, lorsqu'il nous entend braire, ne serait-il pas souvent forcé de rentrer en lui-même?

Jadis nos pères d'Ouchy s'aidèrent longtemps à agrandir et embellir la ville aux trois collines, tout en amusant les Lausannois par leurs gracieuses âneries. Je me souviens que l'un de ces grisons, trouvant la grimpe trop raide et son sac de sable trop lourd, fit entre deux *hi-hâ* le magnifique alexandrin aimé des dieux et des hiatus, que voici :

O Ouchy, aussi haut, pourquoi hisser Laus-anes?

Nous en avons lu souvent des pareils.

Aujourd'hui nous ne jetons plus notre poussière aux vents, et nous laissons l'Echallens et le Pneumatique jeter seuls de la poudre aux yeux en faisant fi de nous.

Bref, nous sommes baffoués, surchargés, surmenés, rossés, sans remède à nos maux. Le lait de nos femmes sert à guérir les dames qui ont abusé de la vie; il rajeunit celles qui subissent les orages du temps; puis, après avoir fait traire nos ânesses, comme des vaches, on les selle et on les monte comme des mulets.

Lorsque infirmes et vieux, notre délivrance arrive, on nous transporte chez l'équarisseur. De là notre poil, transformé en feutre, sert à tenir au chaud les extrémités de nos bourreaux, ou à cacher leurs difformités occipitales. Notre chair, déjà frappée vivante, est battue pour être savourée par Messieurs les *Asinophages*; nos intestins font des saucissons de Bologne et l'on prétend même que ces carnivores poussent l'*asinophagie* jusqu'à manger nos brides en ragoût!

Nos pieds deviennent tour à tour des porte-cigares et des peignettes; nos os sont triturés, broyés, moulus, et notez, je vous prie, que l'une de nos mâchoires servit jadis à tuer mille Philistins. Dans ce siècle de perfection, elles sont devenues inoffensives et on les a remplacées, *en vertu du progrès*, par des revolvers, des Peabody, des Vetterli et des canons Krupp!

Enfin, pour comble d'humiliation, notre peau tannée vivante, est retannée après notre mort, pour devenir ce fameux parchemin sur lequel, jadis, nos maîtres écrivaient leurs titres de noblesse, parchemin qu'on voit tous les jours finir sur des pots de confiture.

Vous voyez donc, chers collègues, que nous som-

mes méprisés et pourtant indispensables, exploités vivants, utilisés morts, et que, si la Providence nous a donné de longues oreilles, c'est probablement pour prouver que l'homme, à notre égard, ne montre que trop souvent le bout de la sienne... C.

Lo goumo et la concheince.

Quand l'est que vignon lè fénésons ao bin lè messons, lè pàysans que n'ont pas tota l'annâie on bossset à guelienâ, vont queri on bossaton po clliâo gros z'ovràdzo, kâ se faut on coup d'écourdjâ po accoulhi on tsévau, faut onna verrâ po accoulhi on hommo et cein lâi baillè on acquouet dâo diablo.

Lo frâre dè noutron syndico qu'a on prâo gros trafi du que l'a lo bin dè sa fenna, étâi don z'u onna demeindze queri dâo petit-vilho, po coumeincî à scii lo delon. Rarevâ on bocon tard et l'eingrandzâ lo tsai avoué lo bossset à la grandze, po cein que n'étâi pas tant ézi dè décheindrè dè né cé égréfassé dè quarante-sa pots et demi avau lè z'égrâs dè la câva. L'avâi on vòlet que l'étâi on Vaudois et l'avâi eingadzi on ovrâi qu'étâi bon sâitâo, que l'étâi on catholiquo dè pè lo canton dè Fribor. Cé coo étâi arrevâ la véprâo, et mè dou compagnons qu'étiènt z'u rouâdâ âi felhiès vegniron sè reduirè on pou après que lo tsai fut arrevâ, que lo frâre dâo syndico avâi prâo gongounâ dè cein que l'avâi du dépliÿ tot solet. Lo fribordzâi dévessâi cutsî su lo cholâ âi vatsès et tandique lo vòlet lo menâvè avoué lo falot, viron lo tsai et lo bossaton. S'arréton, sè vouâiton, et sè diont : qu'ein dis-tou?... vâo-t-on?..

Baque! on s'ein vot pas mau, on lo pâo bin agotta!... Adon vont vouâiti se lo crâisu étâi adé allumâ tsi lo mairè... L'étâi détieint et tot étâi à novion. Lè dou vilho étiont dza réduit, po cein que lo bordzâi avâi on boquenet tzerdzi. Adon mè lulus vont queri on nounou po fèrè on épâola, doûton lo bondon, einfaton lo fétu dedein et lè vaite-lé à cambeyon su lo bossaton, que fifon què dâi sorciers... Quand l'ein uron prâo, sè desiron : « ora, n'est pas quèstion! se lo vilho allâvè remézoura déman, sè porrâi démaufiâ d'oquiè et ne sariâ frais! l'âi faut remètrè on pou d'édhie. » Mâ n'javâi pas moian d'allâ queri pè l'hotô la casse ao bin on pot, duron allâ dein la remisâ preindrè lo goumo dein lo bossset dè couète. Lo Fribordzâi lo va eimpliâ dézo la goletta dâo borné, mâ ein vegneint contrè la grandze, parait que sa concheince coumeincâ à lâi rebouilli, kâ ein arveint que fe vai lo bossaton, ye dit ao vòlet : « Dis-vai, Cutson, tè que n'a pas fauta d'allâ té confessi, tai lo goumo! »

SABINE

I

Au temps du roi Charles VI vivait, dans la bonne ville de Périgueux, une charmante jeune fille, qui avait nom Sabine et dont le père, bourgeois de condition, s'appelait Bottas. Sabine possédait toutes les grâces et tous les attraits de la jeunesse. Souple de taille et de tournure élégante, sa petite

bouche avait l'incarnat de la cerise et, dans ses yeux bleus, se reflétait le paradis. Mais aussi sage que belle, la fille de Bottas n'employait atours ni stratagèmes pour plaire aux jouvenceaux qui l'approchaient. Elle portait une simple robe de toile et ses cheveux, lissés à la mode du temps, retombaient sans art sur un cou plus blanc que la neige. Partant et pour le dire en un mot, Sabine était la perle de sa province chacun en demeurait convaincu, à l'exception d'elle-même, qui ne s'apercevait pas de ses charmes.

A cette même époque et près de la dite ville habitait, en son château, le fils du comte Archambaud XXI, haut et puissant seigneur du Périgord. Celui-ci était un jeune cavalier noble de manières et beau de visage, mais aussi de caractère impérieux et de méchantes mœurs. Favorisé de la fortune et gâté par de fourbes courtisans, il était devenu si despote et si emporté qu'à la moindre contradiction, ses yeux se chargeaient d'éclairs et ses longs cheveux se hérissaient comme la crinière d'une bête fauve.

Remarquez cependant de combien la beauté l'emporte sur la force et comme aussi l'innocence triomphe des instincts pervers et mauvais.

Dès qu'Archambaud aperçut Sabine, il s'en éprit, et bientôt lui conta son amoureuse flamme. Mais en honnête fille qu'elle était, celle-ci repoussa de propos galants, ce qui loin d'exciter la colère du bouillant seigneur, le dompta au contraire, et de lion le fit agneau. De ce jour, il demeura si timide avec Sabine qu'à peine il osait élever la voix en sa présence et que son vœu le plus cher devint de l'obtenir pour compagne. S'étant donc ouvert de ses projets à maître Bottas, le bonhomme accueillit favorablement les recherches d'un gentilhomme ; mais il prisait à tel point les charmes de sa fille qu'il ne crut pas au comte trop de noblesse pour acquiescer semblable trésor. Quand cependant il entretint Sabine de ce brillant mariage, celle-ci, contrairement à son attente, se mit à soupirer. D'esprit elle se montrait reconnaissante au noble sire, mais elle sentait son cœur vide par le peu de sympathie qu'il lui inspirait. Ainsi se gonfla sa poitrine, et ses beaux yeux s'emplirent de larmes sans qu'elle sut attribuer à ses rêves de quinze ans la véritable cause de son gros chagrin.

Tandis qu'Archambaud, tout à son amour, n'avait d'autre pensée que l'hymen projeté, son père, auquel souciait fort l'intérêt de sa race et qui, d'ailleurs, ignorant le penchant du jeune comte, imagina de lui trouver une femme digne de sa naissance et de sa fortune. Dans ce but, il jeta les yeux sur damoiselle de Villac, fille d'un renommé seigneur de la contrée, lequel se trouva très honoré des ouvertures du seigneur de Périgord et y répondit avec joie.

Les accordailles ainsi faites, Archambaud appela son fils et l'ayant longuement sermonné sur sa vie oisive et inutile, il lui annonça que le temps était venu d'y mettre un terme en acceptant de sa main une épouse de haute lignée. Mais le damoiseau dit en grande hâte que jamais il ne consentirait au mariage, ce dont le père se montra si courroucé qu'aussitôt il s'écria :

— Quelle misérable folie vous égare au point de me braver et, par insigne impudence, de repousser le bonheur que je vous apporte. A cette brusque sortie, le jeune comte garda le silence dans la crainte de plus irriter son père en lui avouant ses projets de mésalliance. Archambaud poursuivit en frappant du poing :

— A votre aise ! mais je ne prétends pas sacrifier ma race à vos sottises fantaisies. Si donc vous préférez à une femme de mon choix la méprisable créature qui, sans doute, vous tient ensorcelé, je ferai pendre sans pitié la ribaude et vous enfermerai dans la tour du château afin que vous appreniez comment, dans notre maison, on punit les fils rebelles et impertinents.

Le bouillant cavalier eut assez d'empire sur lui-même pour contenir sa fureur en présence de son père, mais quand il fut rentré dans ses appartements, il donna cours à son ressentiment et brisa tout ce qui se trouvait sous sa main.

Ce fut alors qu'intervint le père Jean, son précepteur, qui appartenait de nom à l'ordre de Saint-François, mais dont